

L'éthique de la psychanalyse

Claude LANDMAN

(143) **Lacan** commence la leçon du Séminaire du 18 mai 1960 en se posant la question suivante : « *Avons-nous passé la ligne ?* » Et il ajoute : « *Il ne s'agit pas de ce que nous faisons ici, mais de ce qui se passe dans le monde où nous vivons. Ce n'est pas une raison parce que ce qui s'y profère fait un bruit assez vulgaire pour que nous ne l'entendions pas. Du moment où je vous parle du paradoxe du désir, en ce que les biens le masquent, vous pouvez entendre dehors les discours effroyables de la puissance. Il n'y a pas là à se demander s'ils sont sincères ou hypocrites, s'ils veulent la paix, s'ils calculent les risques (...). Ne vous semble-t-il pas que la seule façon d'accommoder notre oreille à ce qui a retenti ne peut se formuler que sous la forme – qu'est-ce que ça veut ? Où est-ce que ça veut en venir ? Cependant, chacun s'endort sur le mol oreiller d'un ça n'est pas possible, alors qu'il n'y a rien de plus possible, que c'est même cela par excellence, le possible. Cela est possible parce que le possible, c'est ce qui peut répondre à la demande de l'homme et que l'homme ne sait pas ce qu'il met en (144) mouvement avec sa demande. Le redoutable inconnu au-delà de la ligne, c'est ce que en l'homme nous appelons l'inconscient, c'est-à-dire la mémoire de ce qu'il oublie. Et ce qu'il oublie (vous pouvez voir dans quelle direction) c'est ce à quoi tout est fait pour qu'il ne pense pas – la puanteur, la corruption toujours ouverte comme un abîme – car la vie c'est la pourriture. Plus encore depuis quelque temps, car l'anarchie des formes, la destruction seconde dont Sade parlait dans la citation que j'ai extraite l'autre jour, celle qui fait appel à la subversion au-delà même du cycle de la génération – corruption, sont pour nous des questions actuelles. La possibilité de la destruction seconde est soudain devenue pour nous tangible, avec la menace d'anarchie chromosomique, qui pourrait rompre les amarres des formes de la vie. Les monstres obsédaient beaucoup ceux qui, les derniers au XVIII^e siècle, donnaient encore un sens au mot de Nature. Il y a longtemps maintenant qu'on n'accorde plus d'importance aux veaux à six pattes, aux enfants à deux têtes, que pourtant nous allons peut-être voir réapparaître maintenant par milliers. C'est pourquoi quand nous demandons ici ce qu'il y a au-delà de la barrière gardée par la structure du monde du bien, où est le point qui fait pivoter sur lui-même ce monde du bien pour attendre qu'il nous entraîne tous à notre perte – notre question a un sens dont il n'est pas vain de vous rappeler le caractère terriblement actuel* ». Et **Lacan** ajoute encore, poursuivant la mise en perspective du texte sadien avec la menace nucléaire : « *C'est bien au moment où ces choses sont là possibles et pourtant enveloppées d'un interdit d'y penser, qu'il est opportun de vous faire remarquer la distance et la proximité qui lient ce possible aux textes extravagants que j'ai pris cette année comme pivot d'une certaine démonstration, à savoir ceux de Sade. Il n'en reste pas moins que cette formidable élucubration d'horreurs (contenue dans le texte sadien), devant laquelle fléchissent non seulement les sens et les (145) possibilités humaines, mais l'imagination, n'est strictement rien auprès de ce qui se verra effectivement à l'échelle collective si éclate le grand, le réel déchaînement qui nous menace. La seule différence qu'il y a entre les exorbitantes descriptions de Sade et une telle catastrophe, c'est que dans la motivation de celle-ci, ne sera entré aucun motif de plaisir. Ce ne sont pas des pervers qui la déclencheront, mais des bureaucrates, dont il n'y a même pas à*

savoir s'ils seront bien ou mal intentionnés. Ce sera déclenché sur ordre, et cela se perpétrera selon les règles, les roues, les échelons, les volontés ployées, abolies, courbées, pour une tâche qui perd ici son sens. Cette tâche sera la résorption d'un insondable déchet rendu ici à sa dimension constante et dernière pour l'homme »¹.

Le 16 mai 1960, c'est-à-dire deux jours avant que **Lacan** ne prononce cette leçon du séminaire, s'était réunie à Paris une conférence internationale au sommet, comprenant **De Gaulle, Krouchtchev, Mac Millan et Eisenhower**, conférence qui devait tourner court extrêmement rapidement, les quatre protagonistes se séparant sur un constat d'échec dans une atmosphère glaciale. Echec d'ailleurs prévisible et probablement prévu à l'avance, étant donné l'exploitation qui avait été faite du survol et de la destruction de l'avion espion américain U2 au-dessus du territoire soviétique.

Je ne crois pas inutile de rappeler que **Lacan** a prononcé le séminaire sur *L'Ethique de la psychanalyse* dans un contexte historique qui n'était pas seulement celui de l'histoire du mouvement psychanalytique et je souhaite vous remettre en mémoire très brièvement quelques dates de cette période historique : février 1960 : explosion de la première bombe atomique française au Sahara ; août 61 : construction du mur de Berlin ; fin octobre 62 : installation de fusées soviétiques à Cuba et blocus de l'île par les Etats-Unis. C'est donc dans ce contexte général de risque de conflit nucléaire que **Lacan**, pendant (146) toute une année, n'a cessé d'évoquer *das Ding*, sa dimension radicalement étrangère et fait planer son ombre menaçante sur le Séminaire. J'avancerai qu'il s'agissait de sa part d'une attitude éminemment responsable même et surtout si l'on considère à quel point cette responsabilité était écrasante ; attitude éminemment responsable puisque ce qu'il avance concernant *das Ding* n'a pas pour fonction ni pour but d'agiter on ne sait quelle crainte d'ordre religieux ou un quelconque souhait, dans un registre sadien, que le conflit se déclenche ; au contraire, **Lacan** s'emploie à donner la clé, la raison, aussi bien des spéculations religieuses sur l'apocalypse et le jugement dernier que de celles de Sade sur le mal absolu ; mais également du risque réel tel qu'il se présente avec le progrès de la science, de matérialisation de *das Ding* dans un conflit atomique. Cette raison, cette clé, tiennent pour **Lacan** dans ceci qu'il a avancé depuis le début de son enseignement repris ici dans *L'Ethique* et qui est la conséquence du fait que l'homme se trouve supporter l'ordre du signifiant. Je reviendrai sur ce point en conclusion. Quoi qu'il en soit, c'est dans une solitude totale à son époque que **Lacan** va avancer, non seulement son explication de la menace, du malaise qui pèse sur notre civilisation, mais également de la manière dont nous pourrions nous en trouver allégés, un peu comme la tragédie antique était susceptible de provoquer une catharsis, une purification sur le spectateur. Dans cette perspective, **Lacan** va s'appuyer largement sur le texte de **Freud**, sur *Malaise dans la civilisation*. Et d'abord, dans la mesure où, comme **Freud**, il n'hésite pas à livrer une certaine vérité des rapports humains, telle qu'elle se dévoile dans notre expérience et à tenter d'en rendre compte théoriquement ; à cet égard, et compte tenu de la situation historique différente – nous sommes en 1930 –, le dernier paragraphe de *Malaise dans la civilisation* se situe dans le même ordre de responsabilité éthique que le début de la leçon du 18 mai que je vous ai (147) rappelé tout à l'heure. Je vous le lis : « *La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le développement de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'auto-destruction ? A ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Et maintenant, il y a lieu d'attendre que l'autre des deux "puissances célestes", l'Eros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène*

1 J. LACAN, *L'Ethique de la Psychanalyse*, Seuil, pp. 271-273.

*contre son adversaire non moins immortel. Mais qui peut prévoir avec quel succès et avec quel résultat ? »*²

Dans le même ordre d'idées, **Lacan** comme **Freud**, va être amené, à partir des prises de position éthiques que lui impose la pratique de l'expérience psychanalytique, à s'adresser à ses collègues analystes et aux intellectuels de son époque. Concernant les psychanalystes, **Lacan** dénonce à plusieurs reprises dans le cadre du séminaire, ce qu'il appelle la pastorale analytique, les tenants du *genital love*, d'une harmonie naturelle avec l'Objet que la psychanalyse permettrait de retrouver ; dans *Malaise dans la civilisation*, **Freud** demande aux analystes de prendre en compte, à partir de l'expérience, ce qui lui paraît indubitable, à savoir la pulsion de mort. Les intellectuels, en dehors du champ de la psychanalyse, sont également interpellés par **Freud** et **Lacan** sur leurs prises de position publiques et sur la responsabilité qui s'y attache. **Freud** se moque de ceux qu'il appelle des nourrissons, qui veulent apprivoiser **Eros** et **Thanatos** et faire cesser leur combat éternel en chantant des berceuses ; **Lacan** quant à lui, épingle ce qu'il appelle la (148) *Knavery*, la canaillerie de droite et la *foolery*, la bêtise de gauche. Il me semble qu'on saisit mieux le sens de ces critiques si l'on a à l'esprit le contexte historique que je rappelais au début. Je vous disais précédemment que **Lacan** s'était appuyé largement sur le texte freudien, probablement entre autres, pour établir dans sa solitude, un dialogue psychanalytique ; **Lacan** s'appuie donc sur le texte de **Freud** et en même temps, il le prolonge et donne sa définition du malaise dans la civilisation. Alors, si vous voulez, pour conclure cette mise en place, nous allons examiner successivement et rapidement la thèse centrale de *Malaise dans la civilisation* et le prolongement que lui donne **Lacan**.

« *Le développement de la civilisation*, nous dit **Freud** tout d'abord, nous apparaît comme un processus d'un genre particulier qui se déroule au-dessus de l'humanité et dont pourtant maintes particularités nous donnent le sentiment de quelque chose qui nous serait familier. Ce processus, il nous est possible de le caractériser au moyen des modifications qu'il fait subir aux éléments fondamentaux bien connus que sont les instincts des hommes, instincts dont la satisfaction constitue cependant la grande tâche économique de notre vie »³. Ces modifications peuvent se résumer dans la mise en place d'un double conflit.

Un conflit concernant la pulsion sexuelle, entre les exigences de l'individu et celles de la société qui veut utiliser à des fins sublimées une partie de cette pulsion. Ce conflit ne paraît pas insoluble à **Freud**, qui le compare à la répartition susceptible de se produire chez l'individu entre la libido d'objet et la libido narcissique.

Et surtout, un conflit entre **Eros** et la pulsion de mort, la pulsion de destruction. Et **Freud** nous dit que ce conflit lui paraît insoluble. C'est la nécessité où se trouve cette pulsion de destruction d'être réprimée, qui se paye pour le sujet du sentiment de culpabilité et qui se traduit à l'échelle sociale sous la forme d'un malaise, (149) d'un mécontentement. Et **Freud** développe sur ce point la théorie du surmoi qui lui permet d'expliquer le besoin de punition, c'est-à-dire le retournement de la pulsion agressive contre le sujet lui-même ; je devrais dire les théories du surmoi, puisque **Freud** met en place successivement une théorie génétique, faisant dériver le surmoi de l'intériorisation de l'instance parentale interdiciatrice, et où c'est la conscience morale qui est la cause du renoncement aux pulsions, et une théorie, disons structurale, fondée sur le meurtre du père primordial où le surmoi, l'interdit, se trouve mis en place par l'amour pour le Père qui a succédé à la haine et au meurtre. Dans cette perspective, la conscience morale est la conséquence du renoncement aux pulsions. C'est ce qui explique le paradoxe qui fait que le renoncement engendre le surmoi qui dès lors, exige d'autres renoncements ; ce que **Lacan** appellera la gourmandise structurale du surmoi.

²S. FREUD, *Malaise dans la civilisation*, PUF, p. 107.

³Ibidem, p. 46.

Encore un point concernant *Malaise dans la civilisation*, puisque **Lacan** est amené à le développer largement dans une leçon du séminaire et qui concerne le commandement « *Aime ton prochain comme toi-même* » qui, comme vous le savez, est inacceptable pour **Freud**. Il nous dit, après en avoir récusé les conséquences, qu'un commandement d'une telle absurdité témoigne de l'importance majeure de la pulsion de destruction et de la nécessité de la réprimer. C'est sur ce point de l'amour du prochain que **Lacan** va être amené à prolonger **Freud** et d'une certaine façon à s'en détacher. **Lacan** nous dit en effet que même si les remarques de **Freud** concernant ce commandement sont justes, il élude néanmoins l'essentiel, c'est-à-dire l'accès à la jouissance. Je cite ici **Lacan** : « *Nous pouvons nous fonder sur ceci, qu'à chaque fois que **Freud** s'arrête, comme horrifié, devant la conséquence du commandement de l'amour du prochain, ce qui surgit, c'est la présence de cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain. Et qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose (150)m'approcher ? Car dès que j'en approche – c'est là le sens du malaise dans la civilisation – surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi et qui vient à la place même de la loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la chose* »⁴. Formulations problématiques mais qui permettent peut-être de reprendre en conclusion la question que j'ai laissée en suspens plus haut, c'est-à-dire celle de la raison du malaise dans la civilisation pour **Lacan**. En tout cas, je vous la propose : que ne soit pas reconnue avec toutes les conséquences que cela implique, la puissance du signifiant, c'est-à-dire la puissance d'un ordre autonome, asémantique, d'emblée complet, relevant d'une création absolue à partir de rien ; ordre qui se trouve décompleté par l'articulation de la parole, qui met en place le champ de *das Ding* en tant que d'emblée perdue et toujours à retrouver, champ du non-rapport, du réel, du trou, du rien ; mais champ où l'analyste, et c'est une des conclusions du séminaire sur *L'Éthique*, doit permettre à l'analysant de s'avancer et de se repérer à partir de ce qui vient graviter au regard de ce champ.

4J. LACAN, *L'Éthique de la Psychanalyse*, op. cit., p. 219.